

L'église Saint-Martin de Grisolles et son portail gothique

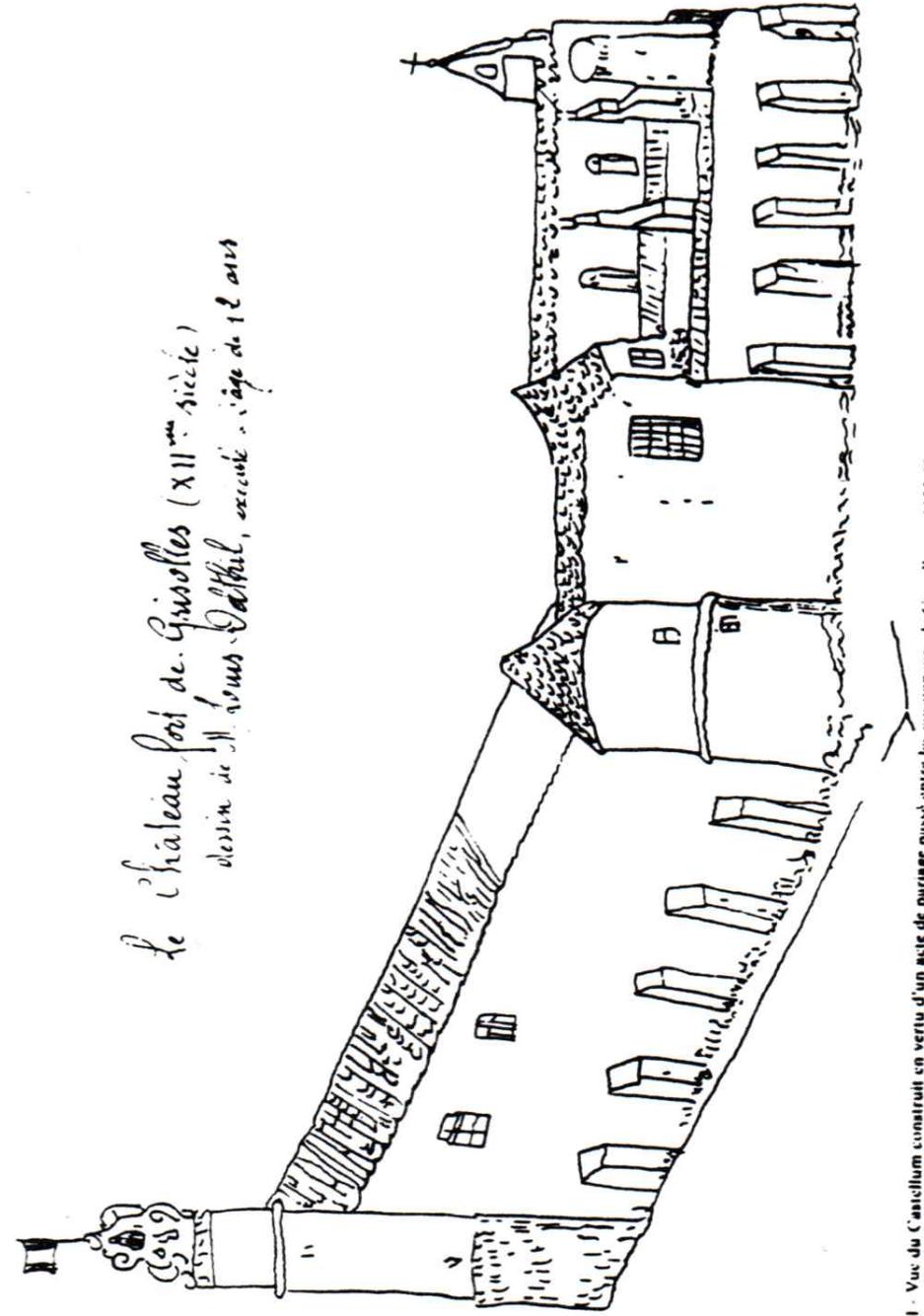
par Jean-Claude FAU

Du haut Moyen Age au second Empire :

Grisolles doit son nom à une petite église (du latin « ecclesiola », devenu « gleisolas », etc.) dédiée à Saint-Martin de Tours, un vocable qui concerne des milliers d'églises en France et qui, dans tous les cas, témoigne d'une fondation très ancienne. Saint-Martin de Grisolles est mentionné, pour la première fois, dans un acte de 844 parmi les dépendances de l'abbaye Saint-Sernin de Toulouse.

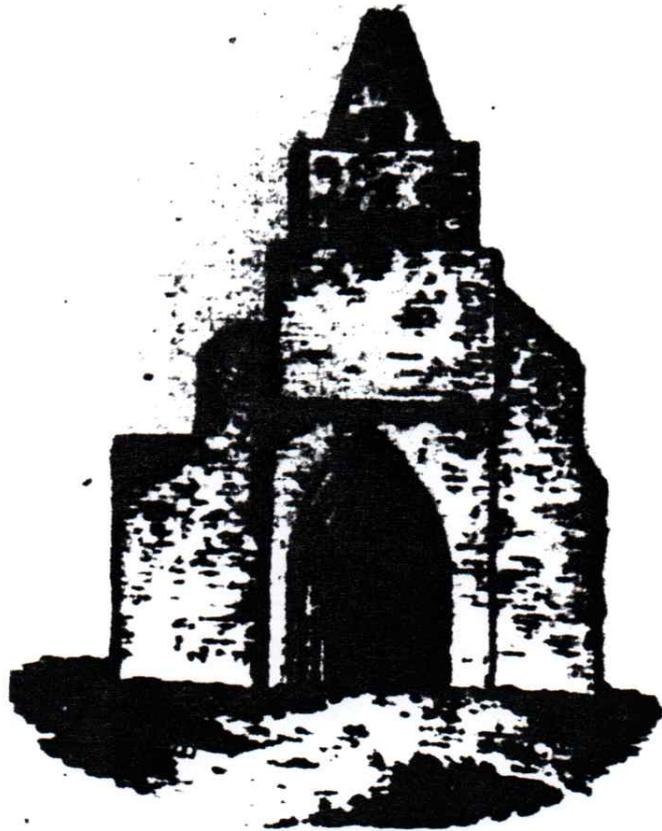
Pierre Gérard (1) a mis en évidence le développement rapide que connut le bourg de Grisolles au XII^e siècle. Son église se trouve alors à la tête d'une paroisse peuplée (le mot « parrochia » apparaît en 1121), en attendant de devenir, au siècle suivant, le siège d'un prieuré. Avec l'église de Pompignan, son annexe, elle fait partie de l'archidiaconé de Villelongue, dans le diocèse de Toulouse. Son desservant est désigné par le chapitre de Saint-Sernin. En 1155, le comte de Toulouse Raymond V, les frères Armand et Arnaud de Verdun, l'abbé de Saint-Sernin décident, par traité, de fortifier Grisolles et de construire un château adossé à l'église, au levant, sur la partie la plus élevée de la ville. En ce milieu du XII^e siècle, la « petite église » primitive avait certainement connu des agrandissements ou même une reconstruction complète, dans le style roman de l'époque. L'acte de 1155 précise que son chevet s'éclairait par une verrière (« vitrealis ») : c'est la fenêtre d'axe de l'abside. Nous savons aussi que Saint-Martin possédait alors un haut et puissant clocher, puisque cette tour devait constituer l'un des points forts (« forcia ») du système défensif de la ville, avec l'installation d'une petite garnison.

Le portail gothique qui se trouve maintenant remonté sur la façade de l'église actuelle, appartenait à un édifice bâti au XIII^e siècle dans de plus vastes

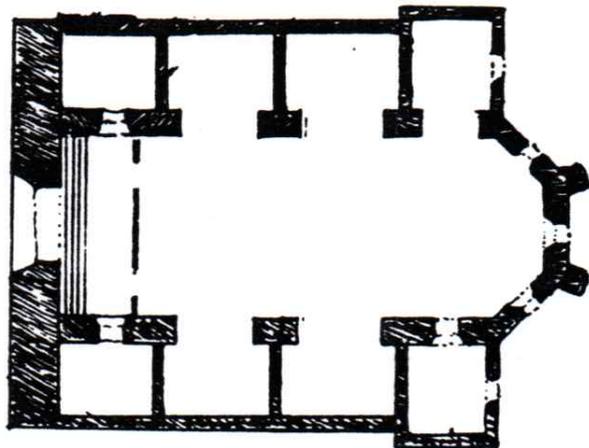


Le Château fort de Grisolles (XII^{ème} siècle)
dessin de M. Louis Dathel, exécuté l'âge de 18 ans

1 - Vue du Castellum construit en vertu d'un acte de partage passé entre les seigneurs de Grisolles en 1153-57 et détruit en 1864-65 (extrait du B.S.A.T.G., t. 43, 1915)



II - Vue de l'ancienne église de Grisolles
fin du 15^e siècle ou commencement du 16^e
Cliché - Amis du Musée de Grisolles -



- Plan de l'ancienne église de Grisolles (Ms du chanoine Bayle)

proportions, on peut l'imaginer, au lendemain de la création du prieuré de Grisolles en 1246. Pourtant, il devait à son tour laisser la place à une nouvelle église, la quatrième au moins, démolie seulement au siècle dernier. Elle nous est assez bien connue par les procès verbaux de visites canoniques de 1596 et de 1617, grâce aussi aux dessins recueillis par le chanoine Bayle, ancien curé et auteur d'une monographie sur Grisolles (2). Elle présentait tous les caractères d'une construction du début du XVI^e siècle, réalisée probablement après la ruine de l'église précédente pendant la guerre de Cent Ans, un cas fréquent dans la région. Bâtie en brique et en pierre, « elle était fort noire », d'après l'un des procès verbaux. Une vue latérale révèle l'existence de deux niveaux de toiture, correspondant à une haute nef, de trois travées, et à des chapelles latérales entre les contreforts. Le chevet à pans coupés, noyé dans les bâtiments de l'ancien château, n'est pas visible. A l'Ouest, une tourelle d'escalier à vis donne accès à une galerie de bois permettant d'atteindre les cloches. Enfin, un croquis de la façade montre d'une part un clocher mur à pignon triangulaire, percé de trois baies, du type habituel dans les pays de la Garonne, et, de l'autre, en dessous, le grand portail actuel. Il avait donc été conservé, peut-être avec toute la partie inférieure de la façade.

En 1861, cette église se trouve dans un état déplorable et le chœur menace ruine : d'où la décision de la rebâtir en totalité. On fit appel à Théodore Olivier, de Montauban, un architecte qui avait déjà fait ses preuves. Collaborateur apprécié du célèbre Viollet-le-Duc lors de la restauration de l'ancien Hôtel de Ville de Saint-Antonin, il avait appliqué les leçons du maître sur d'innombrables chantiers d'églises du diocèse. Entre autres, celui de la chapelle de l'Immaculée Conception au faubourg du Moustier, à Montauban, marquait le triomphe du style néo-gothique en vogue sous le Second Empire.

Il en est de même à l'église Saint-Martin, la dernière d'une longue lignée, que consacra Monseigneur Desprez, l'archevêque de Toulouse, en 1868. Mais laissons ici la parole au chanoine Pierre Gayne (3) : « Elle occupe l'ancien emplacement, mais avec des proportions plus vastes (4) et une orientation inversée ». Pour laisser toute la place à l'église, le vieux château avait été démoli. « Elle se compose d'un chœur à cinq pans et d'une nef de cinq travées flanquées de collatéraux. La voûte est faite de croisées d'ogives plates ; les chapiteaux sont ornés de feuillages, les culots non décorés. Le clocher s'élève à droite de la façade dans le prolongement du collatéral nord : il s'agit d'une imitation du style toulousain, un peu grêle pour l'ensemble de la construction. Le portail, précédé d'un perron de dix degrés, est établi dans un avant-corps couronné avec une galerie de pierre : c'est une œuvre du XIII^e siècle, avec de multiples voussures et sans tympan, remontée dans la construction nouvelle ». Ajoutons que les cinq grandes verrières du chœur sont l'œuvre de l'artiste toulousain Gesta. Elles représentent Jésus sauveur du monde, Saint-Pierre et Saint-Paul, Saint-Martin et Sainte-Germaine de Pibrac.

Le portail du XIII^e siècle

Il n'y a pas eu un simple déplacement du portail gothique sur la nouvelle façade (maintenant à l'est), mais bien une reconstitution, très fidèle certaine-

ment, dans laquelle Théodore Olivier n'a conservé que les éléments en pierre sculptée : l'ensemble des chapiteaux, la voussure extérieure de l'archivolte, ainsi que deux colonnettes de marbre sur les six qui reçoivent les retombées des voussures. Le calcaire clair dans lequel les chapiteaux ont été taillés, s'avère très friable et, devant leur mauvais état de conservation, il est parfois malaisé d'identifier les personnages ou les scènes. Les dégradations rendent même totalement illisible la partie supérieure de l'archivolte. Tout le reste du portail, à l'exception du soubassement et de la balustrade supérieure, a été reconstruit en brique, comme à l'origine.

Ce type de portail monumental à voussures déployées en éventail, largement ouvert sur le parvis, est apparu dans la région toulousaine à l'extrême fin de l'époque romane. Le meilleur exemple se rencontre à Notre-Dame du Bourg, à Rabastens (Tarn), dont la construction se place vers l'an 1200. Il devait rester en faveur durant tout le XIII^e siècle. Mais, sous l'influence de l'art gothique, le portail adopta pour ses voussures un tracé en arc brisé, et non plus en plein cintre comme à Rabastens. Une autre évolution est à noter : les corbeilles des chapiteaux historiés se prolongent et se fondent, en quelque sorte, pour former une frise continue épousant les ressauts des piédroits. C'est le cas à Grisolles, mais aussi à Belpech (Aude) et à Gaillac-Toulza (Haute-Garonne), deux églises de la fin du XIII^e siècle.

Les sept voussures de l'archivolte, par l'intermédiaire des chapiteaux, retombent alternativement sur des colonnettes monolithes en marbre blanc des Pyrénées, venues des carrières de Saint-Béat par la Garonne, on peut le supposer, et sur des colonnettes d'angle montées en briques. L'effet de polychromie obtenu ainsi est tout à fait heureux. Tous les tailloirs portent le même motif, une tige ondulée d'où se détachent, d'un côté et de l'autre, des palmettes à trois lobes, formant une frise continue au-dessus des corbeilles. Ce décor linéaire typiquement roman, apparu dès le début du XI^e siècle sur le linteau de Saint-Genis des Fontaines en Roussillon, connut une longévité exceptionnelle en pleine période gothique. Il se retrouve encore sur les tailloirs des portails de Belpech, de Gaillac-Toulza et, plus près d'ici, de l'église d'Aucamville (Tarn-et-Garonne). (5)

Dans les portails de ce type, dépourvus de tympan contrairement à ceux des cathédrales gothiques de la France du Nord, Chartres ou Notre-Dame de Paris, le sculpteur ne disposait plus que de l'espace restreint des chapiteaux pour loger les scènes historiées, d'où pour lui l'obligation de les « miniaturiser », en quelque sorte. Il existe d'ailleurs là un véritable paradoxe, puisque le Sud-Ouest du XII^e siècle avait été au contraire la terre d'élection des grands portails romans.

On dénombre donc, de part et d'autre de la porte sept chapiteaux historiés. Et, compte tenu de tout le symbolisme religieux dont ce chiffre se trouvait chargé au Moyen Age, il ne peut pas s'agir là d'un simple hasard. Nous sommes en présence de scènes très expressives, pleines de vie, traitées avec précision, mais dans un style assez naïf.

Du côté gauche, la totalité des chapiteaux est consacrée à la vie de Jésus, mais sans qu'il y ait une suite chronologique. En partant du centre vers la gauche, on peut reconnaître :

— 1/ **L'adoration des Mages** : Melchior, Gaspard et Balthasar, à gauche, s'avancent vers la Vierge Marie représentée « en majesté », l'Enfant sur les genoux. A droite, un autre personnage, Saint-Joseph sans doute, a été coupé verticalement pour faire place au vantail de la porte, lors du remontage.

— 2/ **L'apparition du Christ ressuscité à Marie-Madeleine** : le sculpteur a représenté ici l'instant précis où la Sainte Femme, le vase d'aromates à la main, vient de reconnaître Jésus et se prosterne à ses pieds. La présence de deux arbres rappelle qu'il s'agit d'une scène d'extérieur.

— 3/ **La fuite en Egypte** : Saint-Joseph marche derrière l'âne, un baluchon sur l'épaule.

— 4/ **Les pèlerins d'Emmaüs** : Les deux hommes, eux aussi, ont reconnu le Christ ressuscité ; ils s'agenouillent devant lui avant qu'il ne disparaisse. (Le chanoine Gayne a vu dans cette scène la résurrection du Christ).

— 5/ **Le baptême du Christ par Saint-Jean-Baptiste**, dans les eaux du Jourdain.

— 6/ **L'Ascension** : Il ne s'agit pas d'une représentation de la scène elle-même. Elle est seulement suggérée : deux apôtres, tête levée, regardent vers le ciel avec un geste d'étonnement (« Quid aspicitis ? »). Le Christ, lui, a déjà disparu.

— 7/ **La Circoncision** : On ne discerne pratiquement plus l'Enfant Jésus à l'angle, du fait de l'altération de la pierre.

Du côté droit du portail, les thèmes sont plus disparates :

— 1/ **Saint-Martin partage son manteau avec un pauvre** : c'est l'épisode le plus célèbre de la vie du saint patron de Grisolles.

— 2/ **Saint-Martin, évêque de Tours**, entre deux acolytes portant un cierge.

— 3/ **Saint-Pierre et Saint-Paul** : Le premier à gauche, tient la clé du Paradis, le second une épée.

— 4/ **Le Christ enseignant**, main droite levée, entre les symboles, très abimés, des quatre Evangélistes.

— 5/ **La décapitation de Jean-Baptiste** : Le bourreau, à l'angle, brandit son épée au-dessus du saint en prière, mains jointes et à genoux.

— 6/ **L'Annonciation** : Selon l'iconographie traditionnelle, l'ange Gabriel s'adresse à Marie qui lui répond par un geste d'acquiescement.

— 7/ **La pesée des âmes** : Au jour du Jugement dernier, l'ange et le démon se font face de part et d'autre de la balance. Le plateau contenant un petit élu, à gauche, est le plus lourd.

De larges feuilles frisées, de facture gothique, viennent combler les vides laissés entre les scènes.

L'étroit cordon de pierre de l'archivolte, lui, ne pouvait abriter que des figures superposées, monstres ou personnages. Les premiers, à tête grotesque sur un corps couvert d'écailles et dont la queue s'enroule en palmette, semblent très étroitement liés à ce type de portail, au même titre que le rinceau ondulé des tailloirs. Les monstres-lézards se retrouvent sur les chapiteaux du portail de l'église d'Aucamville (T. et G.). Ils appartiennent au répertoire des sculpteurs de la fin de l'époque romane, et ils sont particulièrement abondants sur les chapiteaux de fenêtres, dans l'architecture civile. Mais il ne semble pas possible, à Grisolles, de voir dans ces êtres fabuleux des représentations des signes du Zodiaque, comme il l'a été dit parfois. Ils se mêlent à des figures allégoriques disposées sous de minuscules dais à pinacles empruntés à l'architecture gothique. On perçoit très nettement l'influence exercée ici par les portails des cathédrales de la France septentrionale. A droite, au départ de la voussure, ce personnage assis à une table, occupé à écrire, représente Pythagore. Le grand mathématicien occupe le même emplacement, parmi les Arts libéraux, au portail royal de Chartres. Ailleurs, le chanoine Gayne (6) a identifié Saint-Jean-Baptiste tenant l'agneau dans un médaillon, ainsi que les figures féminines incarnant l'Eglise et la Synagogue (les yeux bandés), telles qu'elles existent à la cathédrale de Strasbourg.

Ainsi, le sculpteur du portail de Grisolles, formé sur les chantiers de la région toulousaine, encore marqués par la tradition romane, apparaît aussi comme parfaitement au courant de l'art de son temps. Il a réalisé à Saint-Martin une œuvre de qualité, une œuvre que les générations suivantes ont apprécié au point d'en assurer la sauvegarde en la réutilisant à deux reprises, au XVI^e comme au XIX^e siècles, dans la construction nouvelle. Il s'agit là d'un cas exceptionnel dans l'histoire de l'art.

NOTES

1) P. GERARD, « La seigneurie de Grisolles au XII^e siècle », dans *B.S.A.T.G.*, 1983, t. 108, 107-113.

2) Ch. BAYLE, *Monographie de Grisolles*. Montauban. Forestié. 1947, 158 p.

3) Ch. P. GAYNE, *Dictionnaire des paroisses du diocèse de Montauban*. Montauban, 1978, pp. 76-77.

4) L'église du XVI^e siècle mesurait intérieurement 32,50 m. de long et 19 m. de large, en y comprenant les chapelles latérales. L'église actuelle : 44,75 m. de long et 22,50 m. de large avec les bas-côtés.

5) P. MESLE, « L'art roman décadent du Sud-Ouest », dans *Bulletin monumental*, 1957, t. CXV-1, pp. 7-22.

6) Ch. P. GAYNE, « Le portail de l'église de Grisolles », dans *B.S.A.T.G.*, 1952, t. 79.